

**POULAIN (Henri)**

Châlons 1883.

ANCIEN MEMBRE DU COMITÉ.

Le 6 janvier 1922, décédait à Meudon notre sympathique et distingué camarade POULAIN, emporté par une crise de la maladie qui depuis longtemps minait cet admirable travailleur.

Une foule d'amis, parmi lesquels les personnalités les plus connues du monde des travaux publics, conduisit le corps de cet éminent ingénieur jusqu'au cimetière, où nos camarades A. GAUTIER (Châl. 1885), au nom de notre Société et de son Comité, et Ph. ROUSSEAU (Châl. 1868), au nom de la Société française des ingénieurs coloniaux, vinrent redire toute la considération qui s'attache au nom et à l'œuvre de POULAIN.

M. GAUTIER, après avoir rappelé succinctement la carrière brillante de l'ami disparu, ses débuts modestes, son rapide accès aux postes les plus difficiles dans nos grandes entreprises de travaux publics, et notamment ses années de collaboration avec MM. Marlaud frères et Chagnaud, avec la Société générale d'entreprise, son rôle d'ingénieur expert en matière de travaux publics, définit ainsi qu'il suit les mérites de camarade de celui qu'il avait connu sur les bancs de l'École :

« Son rôle fut des plus agissants à notre Société.

» Entré comme membre titulaire en 1896, il en suivit toujours de près les travaux.

» Nos camarades l'appelèrent à trois reprises différentes aux fonctions de membre du Comité : de 1907 à 1910, de 1911 à 1914 et de 1917 à 1920.

» Il fut plusieurs fois élu vice-secrétaire.

» Ceux qui l'ont connu dans ces mêmes fonctions et aux mêmes époques ne se rappellent pas sans une certaine émotion, le dévouement qu'il apporta à remplir son rôle et surtout l'esprit de bonne camaraderie qu'il mit toujours dans les discussions, avec la douceur persuasive qu'il savait apporter dans l'exposé de ses opinions.

» Il ne manqua jamais à son devoir de camarade et, si nombreux sont ceux qui eurent recours à ses bons avis, plus nombreux encore sont ceux dont il s'occupa très efficacement pour leur venir en aide. »

Notre camarade Philippe ROUSSEAU, ami personnel du défunt, dont il suivit pas à pas toute la carrière, parla de l'homme et de l'œuvre avec cette largeur de vues qui lui est propre, avec une puissance d'émotion véritablement poignante, et dont peut seule donner une idée *l'in extenso* de son discours :

« Celui dont nous pleurons aujourd'hui la perte fut, en la plus haute acception de ces deux termes, un homme de travail, un homme d'honneur. Il en avait trouvé le culte et la tradition dans son berceau. Henri POULAIN descendait d'une longue lignée de ces manufacturiers normands qui ont implanté chez nous la grande industrie cotonnière. Il avait gardé de cette

ascendance la passion du travail, la ténacité dans l'effort, la conscience du devoir. Peu de carrières sont aussi unies, aussi remplies que la sienne; dès sa sortie de l'École d'arts et métiers de Châlons, en 1886, il se voue à cette spécialité des travaux publics dans laquelle il devait de bonne heure devenir un maître, et en franchit un à un tous les échelons : dessinateur, conducteur, chef des chantiers municipaux du Havre, il acquiert bientôt la pratique des grands travaux maritimes; puis, tout en continuant ses études et sa formation scientifique, il devient directeur d'usines à ciment et à pâtes de bois, exécute dans les Alpes des travaux de forages, d'aménagements de chutes d'eau, des tunnels; il prend en 1901 la direction des entreprises Chagnaud, et montre toute sa maîtrise dans l'exécution de la traversée sous la Seine du Métropolitain de Paris; la Société générale d'entreprises lui confie alors la direction de ses travaux pour la région parisienne, ce qui lui permet d'être, pendant la grande lutte pour la défense du sol, le plus grand constructeur de nos usines de guerre.

» Je ne veux point m'attarder en cette incomplète et sèche énumération de ses travaux; qu'Henri POULAIN laisse à ceux qui l'ont connu le souvenir d'un ingénieur complet, l'un des premiers dans la savante phalange des ingénieurs de travaux publics de France, ce n'est là qu'une face de sa personnalité; le souvenir que nous voulons surtout garder de lui, c'est celui de sa bonté. Ceux qui l'ont vu, organisateur avisé, prévoyant, aux vues larges et justes, sachant aussi bien exécuter que concevoir, contradicteur courtois, loyal et passionné, défenseur acharné, au mépris souvent des siens propres, des grands intérêts qui lui étaient confiés, admirant ses qualités de conducteur d'hommes. D'esprit vif et clair, il donnait des ordres nets et précis; ferme, humain, juste, doux aux humbles, il entraînait tous ceux qui l'entouraient pour le travail, comme un chef de guerre aimé mène ses hommes pour un assaut. Aussi, quelle confiance germait autour de lui, quels dévouements suscitait son exemple, quelle filiale reconnaissance lui gardent les élèves qu'il a, humainement, mais rudement formés!

» Or, ce qu'il semblait jalousement cacher sous un accueil un peu bourru, car ce lutteur pressé réservait ses heures aux besognes utiles, c'était une sensibilité exquise, une délicatesse de cœur que seuls pouvaient discerner ses intimes. Il avait gardé le culte de sa petite patrie; il chérissait la grande. Ses études scientifiques, poussées fort loin, n'avaient point étouffé ses dons d'artiste ouvert à toutes les manifestations du beau. Mais ce travailleur passionné, qui semblait ne vivre que pour concevoir et réaliser, était l'ami le plus franc, le plus loyal et le plus sûr; c'était surtout le père le plus aimant et le plus doux. Quand, après le dur labeur quotidien, il retrouvait à son foyer, tout imprégné d'une grâce accueillante, l'épouse aimée qui versait sur sa vie ardente le baume apaisant de son affection dévouée, ses filles, qu'il adorait et dont il avait su modeler l'esprit sur le sien au point de les sentir ses amies, son front sévère s'adoucisait, et il reprenait des forces nouvelles pour des tâches toujours renaissantes. Mais un mal implacable minait cet infatigable lutteur; pour qu'il y pût résister, il lui eût fallu la vie la plus calme. Les émotions les plus douloureuses ne lui

ont point, hélas, été épargnées, et la mort nous l'a pris, qui seule pouvait l'arrêter. Maintenant, il se repose; c'est pour la première fois. Dans l'éternel silence, l'écho vibre de tous nos regrets, de l'infinie douleur qu'éveille en nos cœurs cette fin si brutale. Que notre triste se apporte quelque consolation aux siens, à la digne femme qui fut son fidèle compagnon de lutte, qui lui fit un foyer si doux et si sûr, et dont le dévouement sans limites a prolongé sa vie au delà de tout espoir; à ses filles adorées, à son gendre, qu'il aimait comme un fils.

» Adieu, POULAIN, ami si tendre et cher qu'il me semble sentir un peu de mon cœur descendre avec vous dans cette tombe que voudraient fleurir les regrets de tous ceux qui, vous ayant connu, vous ont aimé. »

(Analyse de la communication adressée à la Société par M. PH. ROUSSEAU, Châl. 1868.)